

# Genève: microcosme du philhellénisme

Michelle BOUVIER-BRON

En 1821, après trois siècles et demi d'occupation ottomane, les provinces danubiennes de Valachie et de Moldavie s'insurgent, sous la conduite du prince Alexandre Ypsilanti. Quelques semaines plus tard, le 25 mars 1821, l'évêque de Patras, Germanos, lance la proclamation qui déclenche l'insurrection en Morée, puis dans certaines des îles grecques.

## Premier comité philhellénique de Genève

En Europe, alors que les gouvernements de la Sainte-Alliance sont très réticents, un mouvement d'opinion publique prend parti pour la cause grecque et des comités se forment pour leur venir en aide. Les premiers comités sont fondés en Allemagne en août déjà. En Suisse, celui de Berne est le plus ancien et semble même avoir précédé les comités allemands ; celui de Zurich tient sa première séance le 11 novembre, et c'est quatre jours plus tard que le pasteur de l'église luthérienne de Genève, Gerlach, convoque quelques personnes pour rédiger un appel de souscription et annoncer la création d'un comité :

Trois villes de Suisse, Zurich, Berne et Lausanne ayant témoigné un vif intérêt aux braves guerriers qui se rendent en Grèce avec moins de moyens que de générosité, plusieurs personnes de cette ville proposent à leurs concitoyens de suivre l'exemple de nos confédérés.

Le nombre de ces militaires augmente chaque jour et il n'y a qu'une souscription qui puisse pourvoir à un besoin de cette étendue. Les secours ne seront donnés qu'à ceux qui seront munis de certificats signés par les sociétés de Francfort, Darmstadt, Stuttgart, Berne, etc.

Les individus de cette classe, qui ont passé par Genève pour aller s'embarquer à Marseille et à Livourne, étant pour la plupart des officiers allemands, se sont adressés à M. le pasteur Gerlach.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> BGE ms suppl. 1891, f. 9, Souscription en faveur des militaires, qui passent par Genève en se dirigeant vers la Grèce, reproduit dans Bouvier-Bron (1963) p. 14.

Il s'agit donc d'organiser, en faveur de volontaires qui se rendent en Grèce pour se battre aux côtés des insurgés, une chaîne de solidarité, du nord de l'Allemagne, par la Suisse jusqu'à Genève ; puis il y a des relais en France, à Lyon et Marseille, d'où ils prendront la mer. La souscription organisée par ce comité est destinée à assurer l'hébergement, la nourriture et un modeste viatique qui permette au voyageur d'arriver à l'étape suivante. Dans cette première séance, deux décisions symptomatiques : on écrira au pasteur de l'Eglise réformée de Marseille – ces premiers philhellènes sont motivés avant tout par le sentiment de charité chrétienne, mais ils sont issus pour la plupart des régions protestantes. Et on décide d'écrire à Livourne à la maison Guebhard et Senn. C'est une des plus grandes maisons de commerce de la colonie suisse de Livourne. Vieusseux a fait son apprentissage de commerce chez eux. Et ce sont ces philhellènes de la première heure qui épauleront également Jean-Gabriel Eynard quatre ans plus tard.

Les souscripteurs répondent nombreux ; ils appartiennent plutôt à des milieux modestes et versent de petites sommes, autour de cinq francs, à l'exception de Jacob-David Duval (50 francs). Les Duval sont parmi les rares membres de la haute bourgeoisie – pas moins de cinq souscripteurs qui portent le nom, plus le publiciste Etienne Dumont, ancien secrétaire de Mirabeau, et le pasteur Théremin qui leur sont étroitement apparentés. C'est une famille de joailliers genevois établis au XVIII<sup>e</sup> à Saint-Pétersbourg et travaillant pour la cour ; ils sont certainement motivés par leur sentiment chrétien et leur sympathie pour le monde orthodoxe ; ils connaissent depuis leurs années russes Jean Capodistrias et Frédéric-César de La Harpe.

Un deuxième appel est lancé en octobre 1822, pour venir au secours des Grecs échappés aux massacres de Moldavie et Valachie, qui se sont réfugiés dans le nord de l'Allemagne puis traversent la Suisse pour aller s'embarquer à Marseille. Cent cinquante-huit d'entre eux furent hébergés, bloqués dans notre ville plus longtemps que prévu par le refus du gouvernement français de les laisser passer, ils reçurent finalement un petit viatique pour la suite du voyage et signèrent une magnifique adresse de remerciement, datée du 24 mai 1823, dont la partie en grec est, comme l'a montré Bertrand Bouvier, de la plume du poète grec André Calvos. Né à Zante, dans les Iles Ioniennes alors vénitiennes, Calvos a vécu à Livourne et Florence, d'où il s'est fait expulser comme carbonaro et il est arrivé à Genève en mai 1821 avec le flot des réfugiés italiens – napolitains, piémontais puis lombards. Accueillis par des gens comme Sismondi ou Bonstetten, attirés à Genève par la présence du plus célèbre proscrit de l'époque, Filippo Buonarroti, la plupart d'entre eux seront expulsés en 1823 sous la pression exercée par Metternich sur les autorités de Berne, ce qui n'est pas le cas pour Calvos qui restera jusqu'en décembre 1824. Contrairement à ce qui se passe pour les Grecs, il aurait été impensable d'organiser ouvertement des comités de soutien en faveur des Italiens.

Pourtant, l'insurrection grecque de 1821, en plein Congrès de Laibach, allait à l'encontre de la politique du statu quo prônée par la Sainte-Alliance et devait apparaître comme un mouvement subversif aux yeux des autorités suisses ; d'où le conseil d'extrême prudence donné aux Genevois par les professeurs Orelli et Bremi du comité de Zurich :

[...] En conséquence nous souhaitons aussi, que dorénavant Vous ne mettiez pas sur l'adresse de vos lettres les épithètes de président ou secrétaire du comité pour les Grecs, surtout parce que notre correspondance pourroit par celà-même exciter la curiosité de quelque bureau de poste, surveillé par une police secrète, comme il y en a un sur la route de Genève à Zurich.<sup>2</sup>

Et il est évident que la sympathie pour la cause grecque d'un Frédéric-César de La Harpe, lui qui est fiché "carbonaro" par Metternich, ne peut qu'apparaître suspecte.

### **Capodistrias et la formation du second comité philhellénique de Genève**

Le second comité créé en septembre 1825 répond à des critères très différents et est certainement fondé à l'instigation du Grec le plus célèbre séjournant alors à Genève, le comte Jean Capodistrias, futur premier Président de la Grèce.

Né à Corfou sous la domination vénitienne, Capodistrias fait des études de médecine à Padoue, avant d'entrer au service du tsar Alexandre, profitant de la brève occupation des Iles Ioniennes par les Russes. En 1813, il obtient sa première mission diplomatique, étant chargé par Alexandre, conjointement avec un émissaire autrichien, d'observer ce qui se passe dans la Confédération Helvétique au moment de l'écroulement du régime napoléonien, puis dans un second temps d'aider celle-ci à se reconstituer en État indépendant. Capodistrias est ainsi amené à jouer un rôle prépondérant dans les travaux de la Longue Diète de 1814 à 1815 menant au Pacte fédéral, mais aussi à revoir les constitutions particulières de nombreux cantons. Et à sauvegarder l'indépendance du canton de Vaud, cause que le tsar soutient par amitié pour son ancien précepteur F.-C. de La Harpe. Le tsar étend cette politique aux autres anciens pays sujets (Argovie, Thurgovie, Tessin), alors que l'Autriche de Metternich apporte son appui aux cantons conservateurs, à Berne en priorité, qui voudrait bien récupérer les belles terres et vignobles vaudois.<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> BGE ms 1891, f. 33, Lettre au comité genevois pour les Grecs, signée par J.H. Bremi et J.G. Orelli, Zurich, 20 novembre 1821. M. Bouvier-Bron, *op. cit.*, p. 18.

<sup>3</sup> Bouvier-Bron (1984).

C'est au Congrès de Paris en mai 1814 que Capodistrias fit la connaissance de Charles Pictet de Rochemont, chef de la délégation genevoise, et de son neveu Jean Gabriel Eynard qui l'accompagnait en qualité de secrétaire. Il les retrouva au Congrès de Vienne et fut en quelque sorte le mentor de la délégation suisse, jouant un rôle occulte même dans la mise au point, au second Congrès de Paris, du fameux Acte de neutralité. Le travail considérable et bienveillant qu'il accomplit en faveur du canton de Vaud, mais aussi les efforts qu'il fit pour le rattachement de Genève à la Confédération Helvétique dans les meilleures conditions possible, lui valurent de recevoir la bourgeoisie d'honneur de Lausanne d'abord, puis celle de Genève en décembre 1815, avec en présent un fleuron de la joaillerie genevoise, une tasse en or guillochée, ornée d'un émail représentant la vue classique sur le lac.

Dans les années suivantes, Capodistrias devint Secrétaire d'État, partageant le ministère des Affaires Étrangères avec Nesselrode. Mais il est obligé de démissionner au moment de l'insurrection grecque, le tsar, grand chanteur de la Sainte-Alliance, ne pouvant cautionner le changement dans l'ordre politique qu'apporterait cette révolution, au moment où se réglait impitoyablement le sort de Naples, reniant ainsi le rôle traditionnel de la Russie, protectrice des orthodoxes sujets ottomans.

Capodistrias, qui ne voulait pas rentrer à Corfou, les îles Ioniennes ayant été placées sous Protectorat anglais, choisit de se fixer à Genève, puisqu'il en était bourgeois, ville située au centre de l'Europe, d'où il pouvait se rendre facilement en France, en Allemagne, en Russie et même en Angleterre lors de la signature du traité de Londres en 1827, et où il pouvait recevoir les voyageurs nombreux qui venaient le voir. C'est ainsi qu'il séjourne dans un modeste logis au 10, rue de l'Hôtel-de-Ville, de l'automne 1822 à novembre 1827, soit pendant cinq ans !

Dès son arrivée, il est accueilli par Pictet de Rochemont, les Eynard, les Lullin, les Duval – il y a des petits billets équivalant à nos coups de téléphone qui nous renseignent sur sa vie mondaine. Il fréquente assidûment la Société de Lecture et celui qu'on appelle respectueusement "Monsieur le comte" jouit indéniablement d'une aura particulière dans les milieux aristocratiques de la République.

Il est vraisemblable que c'est à ces amis qu'il a suggéré la constitution d'un comité qui ait des moyens économiques importants pour aider les Grecs insurgés dans un moment où la situation sur place devenait extrêmement critique. Le détonateur de ce mouvement qui enflamme l'opinion publique de la plupart des États européens est sans doute le siège de Missolonghi ; commencé le 25 avril 1825, il se terminera tragiquement par la prise de la ville par les Turco-Égyptiens le 22 avril 1826, soit un an plus tard.

Capodistrias est présent à la séance du nouveau comité le 6 septembre 1825, en tant qu'invité exceptionnel. Il continuera par la suite à donner des

conseils en coulisses et à transmettre toutes les nouvelles qu'il reçoit, soit de Corfou par sa famille, soit de Pise par l'intermédiaire de l'archevêque Ignace, grande figure de la diaspora, pour qu'elles soient insérées dans la *Gazette de Lausanne* grâce à La Harpe, et dans le *Journal de Genève*, dès sa fondation en janvier 1826, par l'intermédiaire d'Eynard ou de Louis-André Gosse.

Au moment le plus dramatique du siège, Capodistrias organisera de son côté une souscription auprès des dames étrangères qui résident à Genève, et à Paris auprès de Russes et de Polonaises ; de son côté il y ajoute une somme importante, qu'il versera à comité de Genève.

Son activité philhellénique, nous la retrouvons dans les lettres qu'il adresse au secrétaire du comité, le pasteur David Munier ; c'est à lui qu'il demande de Londres en août 1827 – il a déjà été nommé Président du nouvel État – de lui chercher un secrétaire qui le suivrait en Grèce :

[Ma lettre] est très pressante, et l'intérêt qu'elle vient vous confier est majeur - je vous demande un homme qui vous ressemble, et qui puisse et veuille partager mon sort, c'est-à-dire mes travaux et ma pauvreté. [...] Ce n'est que de ces seuls arguments que vous devez vous servir pour engager l'Alter ego que vous trouverez j'espère et que vous engagerez à me suivre et à m'aider - je suis seul, d'une santé très faible, vieilli et épaisé de fatigue. Mon âme cependant ne l'est pas. [...] J'ai donc le plus urgent besoin d'un ami qui puisse saisir d'un mot ma pensée, et la faire comprendre tout aussi bien et mieux encore que je ne pourrais le faire moi-même de vive voix ou par écrit.<sup>4</sup>

Munier lui trouvera la perle rare en la personne du jeune helléniste Élie-Ami Bétant, qui restera deux ans en Grèce aux côtés du Président et publiera sa correspondance après sa mort. C'est aussi à la femme de Munier, le peintre Amélie Munier-Romilly que Capodistrias adresse plusieurs billets : c'est elle qui a réalisé l'un des portraits les plus connus du comte, et il en demande souvent des tirages lithographiés pour des amis ou des comtesses qui veulent le placer dans leur album.

Une de ses préoccupations majeures est d'obtenir la formation d'un corps d'artilleurs suisses ou plus tard d'un régiment suisse qui serait au service de son futur gouvernement, projets pour lesquels il est en relation avec le président du comité Guillaume Favre-Bertrand et le colonel Guillaume-Henri Dufour, mais qui n'aboutiront pas.

Pour en terminer avec Capodistrias, c'est à la plume de Munier que l'on doit son portrait psychologique le plus perspicace. Dans une lettre à Eynard, il écrit : « Ses avis sont en général des lois pour le comité et ce

<sup>4</sup> BGE ms 3212, f. 45-46, lettre de Capodistrias à David Munier, Londres, 8/20 août 1827. Elle est publiée avec quelques retouches dans Bétant (1839), t. I, pp. 188-190.

n'est pas vous, Monsieur, qui en serez étonné — n'est-il pas difficile de réunir à un plus haut degré tout ce qui commande l'estime et la confiance ? »<sup>5</sup>

## Le fonctionnement du deuxième comité et le rôle de Jean-Gabriel Eynard

Le samedi 27 août 1825, plusieurs Genevois réunis à dîner chez Mons<sup>r</sup> Aug. de Staël à Coppet arrêtèrent d'organiser à Genève une souscription nationale en faveur des Grecs. Un comité provisoire composé de 5 membres, savoir, MM. J<sup>b</sup> Duval père, W<sup>m</sup> Saladin de Crans, Eynard-Lullin, Prof. Bellot, Favre-Bertrand, fut chargé de s'adjoindre de nouveaux membres jusqu'au nombre de quinze. Ils devront s'occuper d'ouvrir la souscription et d'en répandre la connaissance.<sup>6</sup>

Le samedi suivant, un comité élargi se réunit chez Guillaume Favre-Bertrand, dans sa belle demeure de La Grange — tout le monde connaît le parc La Grange, mais peu de personnes ont pénétré dans la villa où se trouve encore la superbe bibliothèque réunie par cet érudit. Il est décidé d'ouvrir une souscription, précédée par un préambule qui sera rédigé par Étienne Dumont. Guillaume Favre-Bertrand est désigné comme président et le restera jusqu'à la dissolution du comité en 1830. Le mardi 6 septembre, le pasteur Munier, nommé secrétaire, est chargé de hâter la confection des listes de souscription qui comprendront la copie du préambule. La souscription ouverte alors entre les treize personnes présentes produit la somme énorme de 8840.- francs ! Ce ne sont pas moins de 52 listes manuscrites qui sont remises aux membres du comité, déposées dans quelques librairies de la place, dans des sociétés comme la Société de lecture ou la Société littéraire, dans les cercles (Vieux-Grenadiers, Lion d'or, Délices), les loges maçonniques (Union des Cœurs, Amis-Unis) ; il subsiste la liste n° 48 remise au pasteur Lütscher de la paroisse suisse alémanique ; on y a recopié le nom des premiers donateurs et le montant de leur contribution pour encourager les suivants.

Le préambule de Dumont explique clairement le propos : les Genevois ne peuvent pas rester insensibles au mouvement philhellénique qui soulève l'Europe, où l'on a ouvert partout des souscriptions pour aider la Grèce :

Nous soussignés, animés du plus vif intérêt pour la cause de cette nation engagée dans une lutte aussi terrible qu'héroïque, partageant les dispositions qui se manifestent dans toute l'Europe pour la seconder dans ses nobles efforts, nous venons nous adresser fraternellement à nos concitoyens, les invitant à se réunir à nous dans le même but et à ne pas rester spectateurs passifs d'un mouvement

<sup>5</sup> BGE ms suppl. 1884, f. 139, lettre de Munier à Eynard, 7 mars 1826.

<sup>6</sup> BGE ms suppl. 491, f. 1; Bouvier-Bron (1963), p. 22.

si beau et si généreux. En Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en France, il n'est presque point de villes où il ne se soit ouvert des souscriptions pour aider la Grèce. Elles ont eu le plus haut degré de publicité ; elles n'ont éprouvé aucune opposition ; et on a vu pour la première fois se former dans le monde une alliance non politique, mais toute religieuse, humaine et morale entre des hommes de tous les partis, entre des Chrétiens de toutes les dénominations, entre des individus de tous les peuples. Les rivalités nationales se sont perdues dans cet intérêt commun.<sup>7</sup>

On remarquera que Genève est plutôt à la traîne de ce mouvement et que le comité, formé de notables et de financiers, est d'une extrême prudence politique.

Dans sa séance du 15 octobre, il se met d'accord sur les objectifs à atteindre :

1. éléver à Genève de jeunes Grecs de différentes classes et prendre en charge les frais de l'écolage, dans l'institut de Rodolphe Töpffer ou celui du pasteur Naville à Vernier. L'un des plus célèbres pensionnaires sera le fils de l'amiral Tombazis. Le comité de Lausanne consacrera l'essentiel de ses ressources à ce but et à celui d'offrir des cours de grec aux jeunes réfugiés ;
2. faire parvenir des secours aux populations errantes, but qui se révélera utopique ;
3. apporter des secours en subsistance ou des secours militaires.

C'est dans cette même séance qu'intervient Eynard qui est déjà à ce moment-là membre du comité de Paris. Ce comité est sur le point d'envoyer 500 fusils à la demande du gouvernement grec, et Eynard propose que le comité de Genève joigne un autre lot de fusils qui doit partir sous peu, pour compléter l'armement du corps régulier du colonel Fabvier. Cette proposition entraîne une discussion passionnée entre les membres du comité, qui ont tous l'air spécialistes en la matière !<sup>8</sup>

L'imprimé des comptes du comité en avril 1826 nous renseigne exactement sur l'emploi des ressources réunies pendant les premiers mois : environ 49.000 francs ont été récoltés avec l'aide des comités suisses. Les Genevois ont joint à l'expédition du comité de Paris de décembre 1825, 280 fusils première qualité, 250 uniformes à frs. 28.60, 500 paires de souliers à frs. 4.75. A un envoi similaire fait en février 1826, ils ont joint 200 fusils et 500 paires de souliers, cette fois-ci à frs. 4.50. En mars, ils ont mis à la disposition

<sup>7</sup> BGE ms suppl.1884, f. 63-66; Bouvier-Bron, *op. cit.* pp. 24-25.

<sup>8</sup> BGE ms suppl. 491, f. 12-14; le brouillon de ce procès-verbal, écrit par le pasteur Lütscher qui remplaçait David Munier, figure dans le ms suppl. 1891 et rapporte la discussion animée à propos des fusils; Munier a expurgé ces propos dans le procès-verbal officiel. Voir Bouvier-Bron, *op. cit.* pp. 26-28.

de M. Eynard à Florence, pour l'approvisionnement de Missolonghi, la somme de frs. 15.500.

Ce dernier point nous montre que la situation a évolué très vite ; les nouvelles de Missolonghi sont de plus en plus catastrophiques et toute l'aide va se concentrer sur le ravitaillement des assiégés.

Pour le comité, il s'agit de trouver le plus de ressources possible : par le biais de nouvelles souscriptions en avril 1826, par l'organisation de concerts ou de pièces de théâtre, par une exposition organisée par des artistes dont les tableaux et gravures sont mis en loterie. Les journaux publient de nombreux poèmes consacrés à la gloire de Missolonghi. L'année suivante, une souscription hebdomadaire est même organisée de décembre 1826 à avril 1827. Et surtout, c'est au comité de Genève que sont versées les contributions des autres comités suisses.

Dès le mois de janvier 1826, la logistique repose entièrement entre les mains de Jean Gabriel Eynard, qui séjourne jusqu'au mois de juillet 1826 dans sa belle villa via dell'Orto à Florence. Il a repris une activité bancaire importante en Toscane et occupe une place de conseiller aulique auprès du Grand Duc. Mais l'essentiel de ses forces et de son temps, au cours de ces six mois de 1826, est consacrée à la cause grecque.

Jusqu'au mois de mai, il s'agit de rassembler des vivres pour Missolonghi ; d'abord de la farine de blé, puis on se rend compte qu'il n'y a plus dans la ville assiégée les moyens de la transformer en pain ; et ce sont des quantités énormes de biscuits (type biscuits pour la marine) qu'Eynard fait fabriquer à Ravenne et Ancône ; il se rend sur place pour en prendre livraison et se réjouit de monter avec sa femme sur le bateau qui doit les transporter à destination. Mais c'est précisément sur le quai d'Ancône qu'il apprend le 8 mai la chute de la ville martyre.

Ce que l'on admire chez Eynard, tout au long de sa carrière, c'est sa capacité de rebondir immédiatement après les coups durs de l'existence. Il trouve toujours une solution de rechange : les vivres seront mis à la disposition des Souliotes et Rouméliotes s'ils combattent encore, sinon à la disposition des troupes régulières du gouvernement à Napoli di Romania. Très vite, il est amené à prendre une autre disposition capitale : il apprend que des femmes et enfants ont été transportés à Arta et Prévéza pour être vendus sur les marchés aux esclaves. Il prend sur lui d'envoyer 51.000 francs pour les racheter : 30.000 frs. seront pour le compte du comité de Paris, 15.000 frs. pour les comités suisses, 5000 pour lui-même, 1000 pour un anonyme. Quelque deux cents captifs furent ainsi rachetés.

Si cette décision-là n'est pas mise en contestation, il apparaît que précisément en ce mois d'avril 1826, il y ait eu quelques frictions avec le comité de Genève. Eynard s'en explique :

Mon cher collègue, Je suis souvent dans le cas de prendre sur moi ce que je crois de plus convenable, vous m'avez deux fois désapprouvé et je suis loin de

m'en plaindre. Vous en avez tous les droits et j'ai fait alors pour mon seul compte ce que je voulois faire pour vous. Par un sentiment de patriotisme j'ai voulu faire marcher le comité de Genève à l'égal de celui de Paris; je n'ai pas toujours le tems de consulter et comme je vous l'ai déjà dit, j'agis d'après le moment et je fais ce que je crois utile – pour l'avenir veuillez avoir la bonté de me dire si je dois m'interdire de parler du Comité de Genève lorsque je croirai devoir le faire du Comité de Paris. J'ai carte blanche d'un côté, de l'autre je voudrois faire pour vous tout ce qui est honorable, mais la crainte de vous déplaire me retiendra. J'ai donc besoin que vous me donniez à cet égard une explication franche et éclairée.<sup>9</sup>

Le comité de Genève s'empressera de lui donner, lui aussi, carte blanche, mais ce qu'il refusera absolument, c'est la distribution directe en espèces aux chefs de guerre et à des particuliers. Eynard décidera de payer de sa poche – il est suffisamment riche pour cela – ce que le comité refuse.

Eynard – et le comité de Genève partage cette fois-ci entièrement son avis – est persuadé dès l'été 1826 qu'il est indispensable d'envoyer en Grèce quelqu'un de compétent et d'honnête, qui puisse superviser la distribution des secours envoyés par les comités. En automne, alors revenu à Genève, Eynard tombe sur l'homme de la situation : le Docteur Louis-André Gosse. Gosse pensait mettre ses compétences médicales au service de la Grèce. Eynard et les comités en décident autrement. Arrivé à Hydra, il reçoit le titre de commissaire de la flotte, formant une commission avec les amiraux Miaoulis et Tombazis, qui est chargée de recevoir les secours des comités qui sont désormais destinés entièrement à la flotte, de les stocker dans des entrepôts à Poros et de les distribuer judicieusement. Gosse collabore avec enthousiasme sous les ordres de Tombazis, puis de Lord Cochrane. Et dès l'arrivée de Capodistrias, en janvier 1828, il se retrouve à Égine, à ce moment-là siège du gouvernement, à la disposition du président qui utilisera ses compétences médicales, en le chargeant de juguler l'épidémie de peste apportée d'Égypte par les troupes d'Ibrahim, qui fait des ravages dans le golfe Saronique. Gosse a joui en Grèce d'une grande notoriété, devenant même le parrain d'un des enfants du général Macriyannis.

Les derniers appels à l'aide viennent de Capodistrias. Ils concernent du matériel pédagogique – des ardoises notamment – ce qui ne peut qu'enthousiasmer les Genevois; ou des instruments aratoires ou des semences – l'introduction de la culture de la pomme de terre notamment, et là c'est vers son ami l'agronome bernois Philipp Emanuel Fellenberg qu'il se tourne.

Aussi, la guerre finie, l'État grec reconnu sur le plan international par le traité d'Andrinople en 1829, les comités n'ont plus de raison d'être. Dans sa séance du 19 mai 1830, il est arrêté que « le Comité formé à Genève en faveur

---

<sup>9</sup> BGE ms 3226, f. 28, lettre de J.G. Eynard à G. Favre-Bertrand, Florence, 21 avril 1826.

des Grecs le mardi 6 septembre 1825, est et reste dissous après 4 ans, 8 mois et 13 jours de durée, ayant eu durant cet intervalle et consécutivement pour président M<sup>r</sup> Favre-Bertrand; Secrétaire M<sup>r</sup> Munier; adjoint M<sup>r</sup> Hess; caissier M<sup>r</sup> Turrettini-Necker ». Il est également décidé de faire passer chez M. H. Hentsch & Cie au crédit de Mons. le comte Capodistrias, le solde final que présentera le règlement, et aussi d'en donner directement avis au Comte lui-même avec l'indication de l'emploi déterminé par le Comité.<sup>10</sup>

Dans le *Dernier compte des recettes et dépenses du comité établi à Genève* imprimé à l'intention des souscripteurs, il y a cette belle conclusion :

Amis et Bienfaiteurs des Grecs, Si la Grèce nous a dû quelque chose dans sa glorieuse restauration, ne lui devons-nous rien en retour ? Elle nous a mis sur la voie de constater par une expérience d'impérissable mémoire, l'heureuse influence que l'expression ferme et persévérente de vœux généreux peut exercer sur les événements. Elle nous a fourni l'occasion de resserrer nos liens d'hommes et de Confédérés, en coopérant à une œuvre d'humanité, de religion, de liberté. La Grèce est déjà quitte envers nous ! Genève, 31 mai 1830. Favre-Bertrand David Munier.<sup>11</sup>

Il y a seize ans seulement que Genève est suisse, et cette collaboration avec les comités suisses a certainement aidé à son intégration.

## Conclusion

L'assassinat de Capodistrias le 9 octobre 1831 sera particulièrement déploré à Genève, où il avait tant d'amis. On pouvait craindre qu'Eynard, sous le coup de l'indignation et du chagrin, couperait tout lien avec la Grèce. Ce ne sera pas le cas. Après un temps d'arrêt, il soutiendra le gouvernement du jeune roi Othon de ses conseils financiers, déléguant sur place l'un de ses amis de jeunesse, Arthémond de Régny, et participant en 1841 à la fondation de la Banque nationale de Grèce, qui d'ailleurs en reconnaissance, a baptisé son centre culturel du nom de Jean Gabriel Eynard. A l'exposition permanente des Archives historiques de cette banque dynamique, les visiteurs sont accueillis par les portraits monumentaux de Georges Stavros, premier gouverneur, et de Jean Gabriel Eynard.

En 1826, Eynard ne cache pas qu'il a été plus d'une fois à deux doigts de partir se battre aux côtés des insurgés, mais qu'il s'est rendu compte qu'il était plus utile à la cause grecque en restant en Italie ou à Genève, à l'écart des querelles qui divisent les factions.

<sup>10</sup> BGE ms suppl. 491, f. 136-138, séance du 19 mai 1830.

<sup>11</sup> BGE ms suppl. 1891, f. 158-162, *Dernier compte des recettes et dépenses du comité établi à Genève en faveur des Grecs*, 1<sup>er</sup> janvier 1827-31-mai 1830.

Cette même réflexion, il l'exprimera quelques années plus tard dans une conversation avec Louis-Philippe :

– Pourquoi n'allez-vous pas vous-même en Grèce ? lui demande le souverain.– Je crois, Sire, que si j'y allais, je perdrais bien vite tout le crédit que je puis avoir aujourd'hui. Je corresponds avec les chefs principaux; je ne suis, au fond, d'aucun parti; si, une fois, j'étais à Athènes, je ne pourrais conserver cette neutralité. – Vous êtes effectivement plus utile aux Grecs de loin que de près.<sup>12</sup>

## Références bibliographiques

Bétant, E.-A. (1839). *Correspondance du comte Capodistrias, président de la Grèce*, t. 1. Genève-Paris : Abraham Cherbuliez et C<sup>e</sup>.

Bouvier-Bron, M. (1963). *Jean-Gabriel Eynard (1775-1863) et le philhellénisme genevois*, Genève : Association gréco-suisse Jean-Gabriel Eynard.

Bouvier-Bron, M. (1984). La mission de Capodistrias en Suisse (1813-1814) in *Archives Jean Capodistrias*, t. IV. Corfou : Société d'études corfiotes.

Chapuisat, E. (1952). *Jean-Gabriel Eynard et son temps (1775-1863)*. Genève : Alexandre Jullien éditeur.

---

<sup>12</sup> Chapuisat (1952), pp. 149-150.